

L'ARRRESTATION DRAMATIQUE DE BOLO PACHA AU GRAND-HOTEL

EXCELSIOR

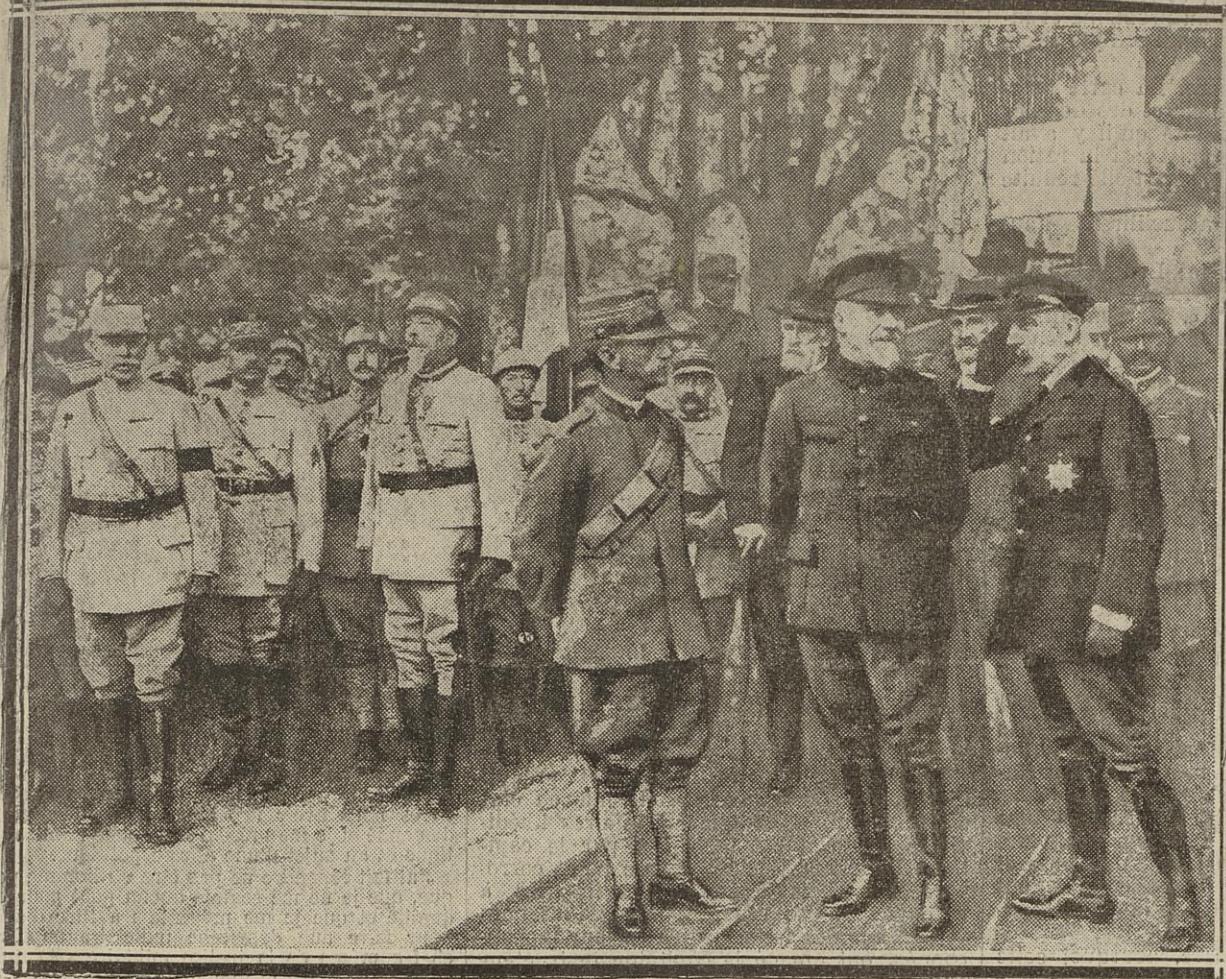
Huitième année. — N° 2511. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

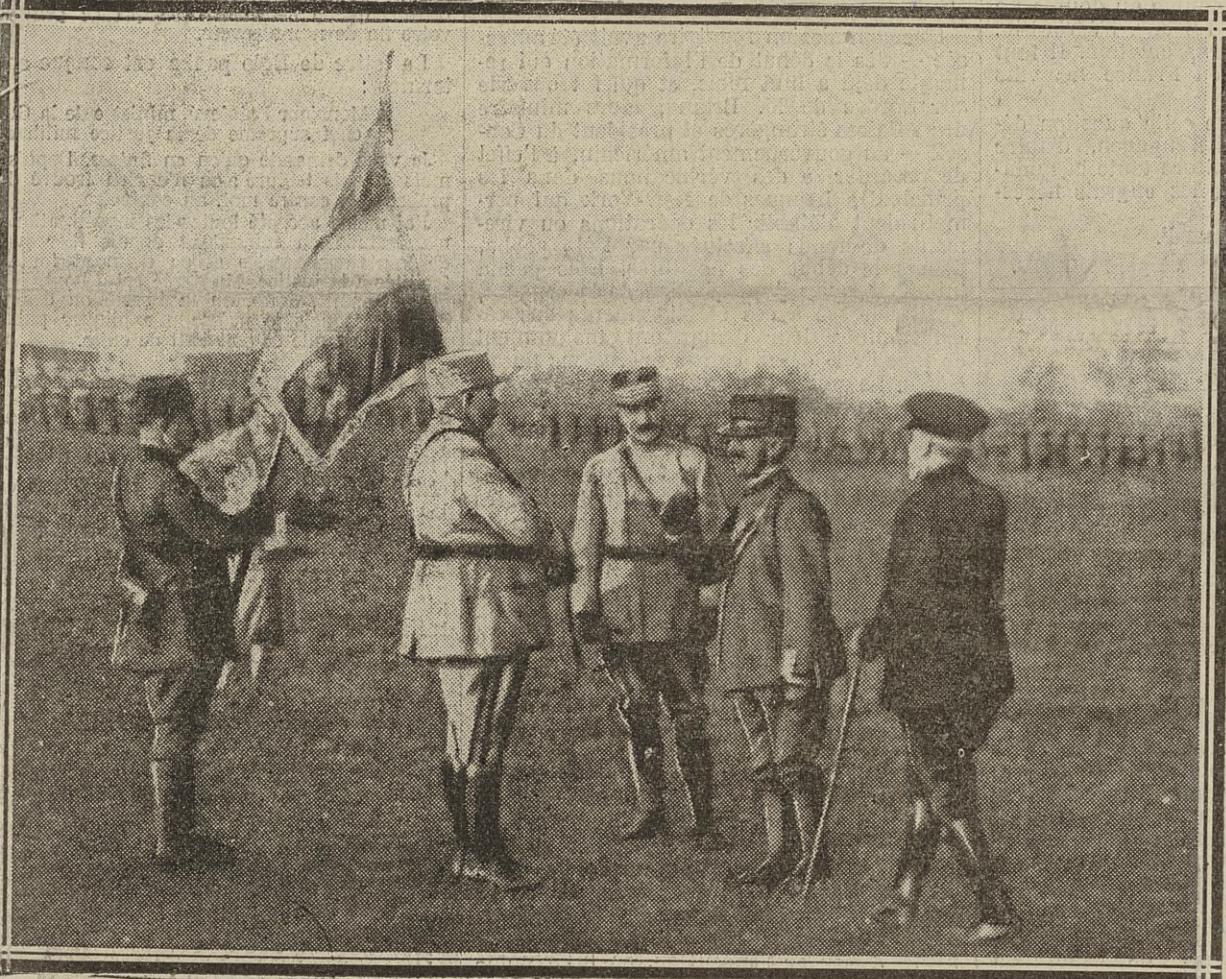
Dimanche
30
SEPTEMBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenbergs' 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. Tél. Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

LE ROI D'ITALIE SUR LE FRONT FRANÇAIS



SUR LE FRONT D'ALSACE. — A MASSEVAUX : LE ROI ASSISTE AU DÉFILE DE NOS TROUPES ET DÉCORÉ LE GÉNÉRAL LEBOCQ



SUR LE FRONT DE VÉDUN. — LE ROI DÉCORANT UN GÉNÉRAL ET ASSISTANT A LA REVUE DES SOLDATS DU MORT-HOMME ET DE LA COTE 304



SUR LE FRONT DE L'AISNE. — LE ROI ARRIVE DANS UNE VILLE RECONQUISE

Le roi d'Italie vient de rendre à l'armée française la visite que M. Poincaré a faite à l'armée italienne. Cette revue de notre front a commencé par l'Alsace reconquise, pour remonter jusqu'à Noyon. Dans nos photographies de Verdun, on voit : à gauche, le roi,

EN COMPAGNIE DU G¹ FRANCHET D'ESPEREY ET FÉLICITE NOS SOLDATS entre le président et le général Pétain; à droite, le roi ayant à sa gauche le général Fayolle, et le président ayant à sa gauche le général Pétain. Dans celles de l'Aisne, on voit, à gauche, les généraux Humbert et Franchet d'Esperey près du roi et du président,

VICTOR-EMMANUEL, ROI-SOLDAT, PARMI LES SOLDATS FRANÇAIS

De l'Alsace à la Somme, le roi d'Italie a visité notre front. — La revue qu'il a passée à Verdun fut particulièrement émouvante. — Le général Pétain grand-croix de l'Ordre militaire de Savoie.

Après s'être rendu sur le front belge, notre hôte royal est reparti, hier, pour l'Italie.



DES PETITES ALSACIENNES OFFRENT DES FLEURS AU ROI CACHÉ PAR M. POINCARÉ

S. M. le roi d'Italie a rendu cette semaine au président de la République la visite que M. Poincaré lui avait faite le mois dernier sur le front italien.

C'est par l'Alsace que débute cette émouvante visite. Mercredi matin, à 7 h. 30, le train royal entre en gare de Belfort. Sur le quai, le président de la République l'attendait entouré du général Pétain, du général de Castelnau, des officiers généraux du secteur de Belfort, de M. Ribot, ministre des Affaires étrangères.

Un bataillon avec drapeau et musique rend les honneurs. Le roi porte l'uniforme de général italien gris-vert, sans gant, avec, aux manches, une patte blanche et au képi les feuilles de laurier du même ton que le drap. Aucune décoration. Il est suivi de M. Ruffini, ministre de l'Instruction publique ; du marquis Salvage Raggi, ambassadeur d'Italie en France ; de M. Barrère, ambassadeur de France à Rome ; du général Brussati, aide de camp général ; du sénateur Mattioli, ministre de la Maison royale ; des lieutenants-colonels Notar-Barbato, Agigli-Azoni, du comte Avogadro, du baron Roméo, du lieutenant-colonel Olivieri, aide de camp ; du colonel conte Papi di Costiglioli, attaché militaire à l'ambassade d'Italie.

Le roi passe en revue le bataillon qui jure les honneurs, tandis que la musique joue l'hymne italien. Puis, le roi, le président et leur suite montent dans des autos militaires qui prennent la route d'Alsace.

Voici, en Alsace reconquise, Massevaux, premier arrêt qui comporte l'itinéraire. Le village est pavé de drapeaux français et italiens. Autour d'une vieille fontaine, tous les enfants de Massevaux, toutes les jeunes filles en costume alsacien, les mains pleines de fleurs, se sont groupés. En face d'une esplanade ornée de feuillages, deux bataillons de poilius forment le carré. Au fond, les vétérans de Massevaux, portant la médaille de 70, tandis que les pompiers, coiffés du vieux casque à cimier, présentent fièrement leur drapeau aux tons décolorés, dont la hampe est encore couronnée de l'aigle français.

Après l'inspection de la compagnie qui rend les honneurs, et qui est composée des héros de Craonne, les autos emmènent les illustres visiteurs jusqu'au parc d'aviation de, où une inoubliable revue va être passée. Formant un immense quadrilatère, une forêt de batonnets évoquent au soleil. Des profondeurs de l'horizon empourpré, 60 drapeaux côté à côté s'avancent, 60 drapeaux déchiquetés, noirs, troués : les drapeaux de Verdun.

Sur l'ordre du général Deville, commandant les troupes, clairons et tambours ouvrent le ban : le roi, qui s'est fait agrafe la fourragère du 3^e régiment de marche des zouaves, dont il est, comme son grand-père, caporal, prend des mains d'un de ses aides de camp la médaille d'argent de la Valeur militaire, la plus haute distinction que puisse recevoir un soldat italien, puis s'approche du drapeau du 3^e zouaves que lui présente le général de Mac Mahon, duc de Magenta. Victor-Emmanuel III accroche la médaille à la hampe du drapeau, à côté de la Croix de la Légion d'honneur, de la médaille militaire et de la croix de guerre dont elle est déjà ornée.

Il décide ensuite plusieurs officiers, dont quelques mutilés. Il remet notamment le grand cordon de l'ordre de la Couronne d'Italie au général Corvisart.

Le peloton des drapeaux défile. Ensuite, ayant à leur tête le général Deville, les troupes s'ébranlent. Au milieu d'une émotion indescriptible, les glorieuses divisions se succèdent.

Leur allure est magnifique. Tous ces hommes portent la croix de guerre. Un grand nombre de ces régiments ont la fourragère. La division marocaine ferme la marche.

La revue est terminée. Le roi dit quelques mots au président, qui fait un signe au général Deville. Celui-ci lance aux troupes un retentissant « garde à vous ! » et ordonne aux clairons d'ouvrir le ban.

Alors, sur la demande du roi, le général Pétain sort du groupe des généraux et vient se placer, les talons joints, les mains au corps, en face du souverain. Celui-ci ouvre un écrin qu'on vient de lui apporter et en retire le grand cordon et la plaque de l'Ordre militaire de Savoie que ne possèdent, jusqu'ici, que deux généraux : le général Cadorna et le général Cappiello, qui viennent d'enlever le Monte-Santo. Victor-Emmanuel III remet cette distinction au généralissime avec le cérémonial habituel ; puis, les trompettes de cavalerie sonnent la fanfare royale, tandis que le souverain et tous les officiers gardent la main à la visière de leur képi.

Après une visite aux hangars de l'aviation et aux divers points qui ont été bombardés quelques heures auparavant, le cortège se dirige par la fameuse « voie sacrée ». Elle aboutit à Verdun.

(Voir la suite en Dernière Heure.)

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats

ON ENVISAGE DE NOUVELLES RESTRICTIONS

500 grammes de sucre par mois au lieu de 750 ; rationnement du pain ; suppression des jours sans viande, tels sont les projets du ministre du Ravitaillement.

M. Maurice Long a fait, hier, comme ministre du Ravitaillement, ses débuts à la Chambre. Répondant aux interpellations de MM. Victor Boret, Rontin et Abel Lefèvre, il a montré les difficultés du problème et indiqué les mesures auxquelles il compte avoir recours.

En premier lieu, le sucre. La carte fonctionne, mais il y a des abus et des doubles emplois. On a ainsi constaté qu'il y avait 39 millions de rationnaires. Aussi la ration de 750 grammes par mois sera-t-elle réduite à 500.

Quelques murmures accueillirent l'annonce de cette réduction.

Pour le pain, M. Maurice Long s'est déclaré prêt à appliquer la formule « moins de pain, mais du meilleur ». Il reconnaît, en effet, que la qualité actuelle est défectueuse. En conséquence, il envisage un rationnement pour lequel l'établissement du carnet de pain auquel il va être procédé servira de base.

En ce qui concerne la viande, le décret relatif aux deux jours maigres n'a pas eu les effets qu'on en attendait. Aussi ne sera-t-il pas prolongé au-delà du 15 octobre. Cependant, au printemps prochain, il faut s'attendre à une nouvelle crise et à de nouvelles mesures de restriction plus efficaces que les jours sans viande.

L'exposé très bien ordonné du ministre du Ravitaillement a fait à la Chambre une excellente impression.

Avant M. Maurice Long, M. Fernand David avait indiqué quels seront ses efforts en vue d'accroître notre production nationale, de manière à réduire nos importations.

En passant, le ministre de l'Agriculture avait fait allusion à la question des vins, déclarant que la récolte serait moyenne et que les disponibilités existantes suffiseraient pour répondre aux besoins de la consommation.

— Alors, dit M. Navarre, pourquoi cette hausse fantastique des prix ?

M. Fernand David l'expliqua par les dépendances d'exploitation qui incombe aux vétérans. Mais M. Chauvel l'interrompit :

— Une différence du simple au double ne s'explique pas pour ces raisons, s'écria-t-il : il y a là sûrement de la spéculation. Il faut permettre d'introduire en France les vins d'Espagne.

Le ministre promit que cette question délicate serait étudiée. Il s'engagea, d'autre part, à donner à l'agriculture toute la main-d'œuvre possible et tous les engrangements nécessaires.

Le débat continuera mardi.

Léopold BLOND.

Une manœuvre indigne de l'Allemagne

Elle peut insinuer si elle nous donnera l'Alsace-Lorraine si nous lui laissons les mains libres en Russie.

GENÈVE, 29 septembre. — Il n'est pas sans intérêt de signaler une manœuvre à laquelle se livrent depuis plusieurs semaines des personnes appartenant au monde diplomatique, et qui est manifestement inspirée par l'Allemagne.

Un d'eux déclarait notamment ces jours-ci :

La prolongation de la guerre ne peut me permettre désormais qu'au triomphe de l'Angleterre et de ses alliés Américains ou Japonais. L'intérêt bien compris de la France serait d'exploiter le besoin de paix qui se manifeste en Allemagne. Elle arriverait ainsi à se faire rendre une partie de la Lorraine, voire toute l'Alsace-Lorraine, si l'on permet aux Allemands de s'arrondir du côté de la Russie.

On comprend où veulent en venir les adversaires de l'Entente. Ils voudraient s'efforcer d'insinuer dans l'esprit des Français qu'ils se battent uniquement pour l'Angleterre, l'Amérique et le Japon.

Déjà les Allemands ont essayé de persuader aux Russes, de même qu'aux Anglais, qu'ils faisaient la guerre pour amener le triomphe des aspirations impérialistes de la France et lui procurer la rive gauche du Rhin.

Ayant échoué de ce côté, les diplomates du kaiser tentent maintenant de s'y prendre d'une autre façon pour diviser les Alliés.

Les méditations d'un promeneur solitaire



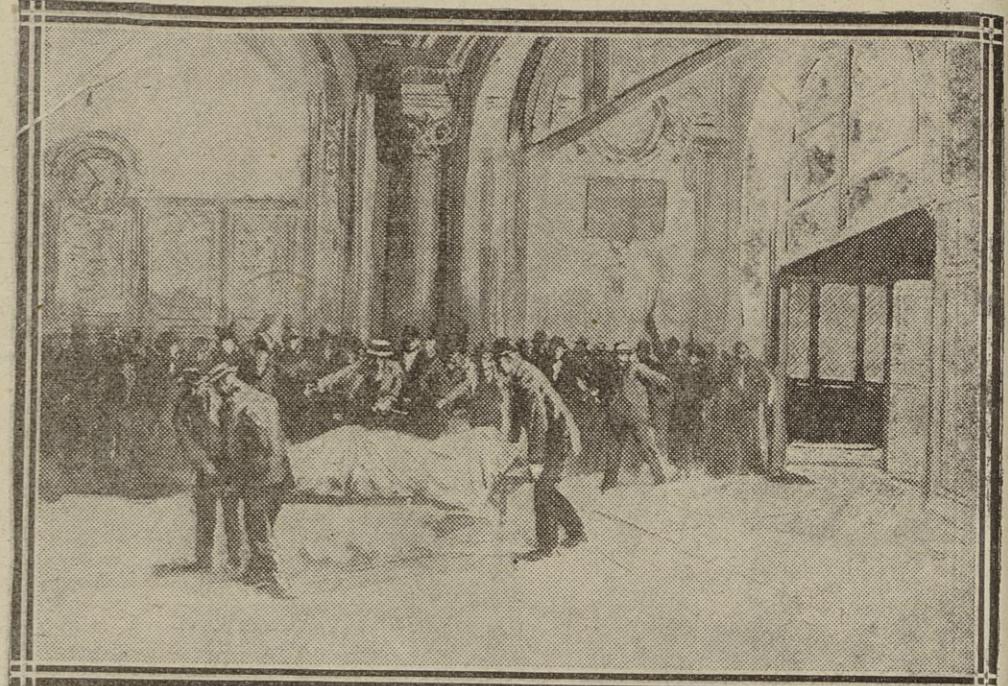
LE PRÉSIDENT MONIER sortant de chez lui hier matin

BOLO PACHA EST ARRÊTÉ

C'est après avoir reçu d'Amérique un câbogramme contenant des renseignements nouveaux que le capitaine Bouchardon a décidé de lancer contre lui un mandat d'arrêt.

ON PARLE DE DIX MILLIONS REMIS A L'INCONNU PAR LA DRESDNER BANK

La scène de l'arrestation de Bolo pacha, malade, au Grand-Hôtel, et de son départ pour Fresnes, a été des plus dramatiques.



SUR UNE CIVIÈRE, BOLO PACHA QUITTE LE GRAND-HÔTEL, A 6 H. 55, POUR ÊTRE TRANSPORTÉ A FRESNES

borateur Paul Raynouard, une lettre de mon client Bolo, écrite par lui, hier. Votre chef de cabinet, après nous avoir fait longtemps attendre, m'a demandé si je me présenterais comme homme politique et au sujet d'une affaire politique.

J'ai fait répondre ne pas être un homme politique, que je ne me sensais aucun goût pour cette qualité et que je me présenterais à titre d'avocat pour faire une démarche judiciaire auprès du chef suprême de la justice militaire.

Mr. Raynouard et moi nous sommes remis sans vous avoir vu. Je vous fais donc tenir la lettre de mon client Bolo sous pli recommandé afin qu'elle ait quelque chance de vous parvenir.

Sans doute, monsieur le ministre, verrez-vous bientôt quelle fâcheuse conséquence peut avoir votre fil de non-recevoir.

La lettre de Bolo pacha est conçue en ces termes :

A Monsieur Painlevé, ministre de la Guerre, chef supérieur de la justice militaire.

Je vous demande qu'en finisse. Depuis huit mois je suis torturé ; on n'a rien trouvé de préhensible contre moi, au contraire.

J'ai même accepté toutes les investigations sur ma fortune en renonçant depuis hier jusqu'à de lointaines années et en donnant toutes les facilités à la justice. Ma santé est à bout. Maintenant, donc, où la liberté ou des juges devant lesquels je puisse m'expliquer publiquement. Mais que ce soit tout de suite.

La journée au Grand-Hôtel

Depuis 8 heures du matin un mouvement inaccoutumé s'est produit, tant dans l'intérieur du Grand-Hôtel que devant les entrées du boulevard des Capucines et de la rue Scribe. Très affairés, les inspecteurs de la Sûreté allaient et venaient, se croisant avec des airs mystérieux.

Le bruit se répandait bientôt que le capitaine Bouchardon avait ordonné l'arrestation de Bolo pacha.

Or, voilà trois jours, un câbogramme arrivait au ministère des Affaires étrangères — ce qui peut aussi expliquer la raison de la mesure prise au conseil de cabinet contre le premier président Monier — ne laissant aucun doute sur les opérations criminelles de Bolo pacha. Par l'intermédiaire des banques américaines, Bolo pacha aurait touché 1.600.000 dollars de la Dresden Bank, soit, en tenant compte du change, environ 10 millions à distribuer. Une liste indiquait quelques-uns des bénéficiaires des fonds allemands.

Nofois qu'il ne fallut pas moins de trois jours pour que ce câbogramme fût enfin communiqué au capitaine Bouchardon, c'est-à-dire seulement hier matin, à 10 heures. Aussitôt sa lecture achevée, le capitaine décerna un mandat d'arrêt contre Bolo pacha, dont il chargea M. Priolet, commissaire de police du camp retranché de Paris, d'assurer l'exécution, en lui recommandant expressément d'agir avec les plus grands ménagements, en raison de l'état de santé de Paul Bolo.

Arrêté et consigné à vue

Accompagné du docteur Socquet, le commissaire de police se transporta au Grand-Hôtel, chambre 60, au premier étage, où il arriva à dix heures et demie.

Auprès du malade se trouvait le frère de Bolo pacha, Monseignor Bolo. Avec ménagement le magistrat notifia à l'inconnu le mandat d'arrêt. Le docteur Socquet, après avoir examiné le malade qu'il trouva faible et très abattu, le reconnaît intranportable. Le commissaire, qui avait pris le soin de faire enlever le revolver que Bolo pacha a constamment sous son oreiller, plaça deux de ses inspecteurs dans la chambre du malade et deux autres à l'extérieur. Son valet de chambre fut autorisé à lui continuer ses soins personnels.

A midi un quart, M. Priolet, après avoir laissé copie d'un mandat d'arrêt à l'inconnu, quitta le Grand-Hôtel avec le docteur Socquet, et tous deux vinrent rendre compte de leur mission au capitaine Bouchardon, qui a aussitôt désigné les professeurs Dufour et Lapointe pour procéder avec le docteur Socquet à un nouvel examen du malade et déclarer s'il peut, sans danger, être transporté à l'infirmerie de la prison de Fresnes.

D'autre part, le capitaine Bouchardon a autorisé M. Jacques Bonzon à communiquer avec son client.

Les documents se rapportant à l'enquête américaine ne parviennent pas au capitaine rapporteur avant quinze jours ou trois semaines.

Celui-ci venait se rendre compte de la tension artérielle du malade.

— Elle est inférieure à la moyenne, nous dit en sortant. Je maintiens mon diagnostic.

Puis ce fut le retour de M. Bonzon, muni cette fois d'une autorisation en bonne et due forme.

Le bruit se répandit alors qu'une consultation de médecins allait avoir lieu.

Sans retard, en effet, deux médecins-majors du Val-de-Grâce, les docteurs Dufour et Lapointe, furent conduits auprès de l'ac-

BOLO PACHA

A 10 h. 1/2, en effet, arrivait M. Priolet, commissaire du camp retranché de Paris, qui venait procéder à l'arrestation. Il avait été devancé par Mgr Bolo, frère de l'inconnu. Mme Bolo, qui était en compagnie de son mari, fut invitée à se retirer.

Durant toute la journée, Mme Bolo se tint dans la chambre n° 58, communiquant avec celle de son mari, mais sans être autorisée à le voir. Intriguée par l'animation du couloir, elle entra dans sa chambre pour se rendre compte de ce qui se passait. Mais elle ne fut pas personne, se refusant à toute interview.

Le hall et les couloirs de l'hôtel reprenaient leur physionomie habituelle à l'heure du déjeuner.

C'est seulement à 4 h. 20 que les visites recommencèrent. Ce fut d'abord Mgr Bolo, très pâle, la démarche pesante, qui pénétra dans la chambre 58 ; puis le professeur Legris, médecin de l'accusé.

Celui-ci venait se rendre compte de la tension artérielle du malade.

— Elle est inférieure à la moyenne, nous dit en sortant. Je maintiens mon diagnostic.

Puis ce fut le retour de M. Bonzon, muni cette fois d'une autorisation en bonne et due forme.

Le bruit se répandit alors qu'une consultation de médecins allait avoir lieu.

Sans retard, en effet, deux médecins-majors du Val-de-Grâce, les docteurs Dufour et Lapointe, furent conduits auprès de l'ac-

cusé. Ils y étaient immédiatement rejoints par les docteurs Socquet et Legris.

Parmi le personnel de l'hôtel circulaient les nouvelles les plus contradictoires :

— Bolo pacha va être transporté à l'infirmerie du Dépôt, disaient les uns.

— Bolo pacha refuse de sortir, affirmaient les autres.

Les inspecteurs de police conservant un mutisme absolu, il fallut l'arrivée du capitaine Bouchardon pour éclaircir la situation.

L'avis des médecins est formel, dit-il à son greffier, le sergent Guillaume, en sortant de la chambre de l'accusé.

Nous apprenons aussitôt que Bolo allait être transféré à Fresnes.

La voiture d'ambulance et la civière

L'arrivée de la voiture d'ambulance dans l'hémicycle de la rue Scribe commence à mettre en éveil le public, qui se massa sur les trottoirs et même dans l'intérieur de la cour.

Mais le spectacle intéressant se déroulait à l'intérieur de l'hôtel. Dans le couloir du premier étage, quelques journalistes, deux ou trois femmes de chambre attendaient le moment où le transport s'opérerait.

Un policier gardait soigneusement la porte et, durant cette attente angoissante, la vie de l'hôtel se continuait. Des officiers anglais, portugais passaient en chantonnant le long des couloirs, des dames papotaient, mais en arrivant devant le rassemblement muet massé devant la porte du 60, les chansons s'éteignaient, les rires s'arrêtaient net.

— Que se passe-t-il ? demandait-on dans toutes les langues.

Et le nom « Bolo » circulait aussitôt de bouches à oreilles le long des vastes couloirs.

La porte s'ouvrit, laissant arriver jusqu'à nous une forte odeur d'éther. Par l'entre-bâillement, on aperçut des malles ouvertes, une chambre en désordre et la civière, cette dernière encore vide, qui attendait.

M. Bouchardon, suivi de son greffier, passe en coup de vent, muet et impénétrable.

Mais voici un personnage corpulent qui débouche de la chambre. Il ne peut se défaire aussi rapidement que M. Bouchardon.

C'est M^e Bonzon, l'avocat de Bolo. Son chapeau mou posé de travers sur sa tête, il a l'air très agité.

On ne le suivit pas car, en même temps, la porte s'ouvrait et nous voyions surgir la civière portée par deux policiers qui s'engagèrent lugubrement le long des couloirs. On n'aperçut pas le malade dont la tête est complètement recouverte par un drap soigneusement replié en triangle ; un cercueil bombe le drap sur les jambes.

Pas un mouvement. On a nettement l'impression de suivre un cadavre.

Et ce corps, nous le voyons, quelques minutes après, surgir du monte-chargé des bagages situés dans l'angle droit de la cour de l'hôtel, sur la rue Scribe. La voiture d'ambulance, rangée en face, attendait ; et le transport de ce cadavre vivant sur ce monte-chargé, dont les montants prenaient un aspect de guillotine, était vraiment impressionnant et lugubre au dernier point.

Cette impression sinistre augmenta encore quand, soudain, éclatèrent les cris et les sifflets de la foule qui, mal contenue par les agents trop peu nombreux, entourait comme une mer démontée l'auto qui ne pouvait pas avancer :

— A mort ! Bandit ! Qu'on le fusille !

Et c'est poursuivi par ces cris féroces que le cadavre vivant disparut à l'angle de la place de l'Opéra, en route vers la prison de Fresnes.

Entrevue avec M^e Jacques Bonzon

Tandis que la foule continue sa manifestation vengeresse, j'aperçois M^e Jacques Bonzon. Je cherche à savoir de lui ce qui s'est passé dans la chambre. Il me le dit :

— A quatre heures, je reçois un coup de téléphone me faisant savoir que M. Bouchardon procéda à l'interrogatoire devant le



MGR BOLO

transfert à la prison. J'arrive à l'hôtel : on me dit qu'il me faut un laissez-passer pour pénétrer. Je finis par l'obtenir et j'arrive dans la chambre où je vois, sur son lit, entre les deux médecins, un malheureux qui haleait mais qui avait toute sa raison.

— M. Bouchardon lui a lu une pièce importante dont je n'ai pas le droit de vous dire la teneur, et ensuite ce fut l'enlèvement brutal que vous avez vu. Je ne peux pas vous en dire davantage moi-même, mais vous le saurez par les communiqués officiels.

Chez Mgr Bolo

Rue du Bac, nous nous présentons chez Mgr Bolo, qui avait su échapper à toute question indiscrète durant sa visite à l'hôtel en disant à ceux qui l'interrogeaient qu'il n'était pas Mgr Bolo.

Nous n'avons pas su la cruauté d'insister auprès du malheureux ecclésiastique qui n'a pas craint, quelque douleur qu'il ait pour lui paraître cette démarche, de venir dire adieu à celui qu'il considère — c'est son mot — comme un malheureux fou.

Inutile de dire qu'il n'a pas d'opinion sur cette terrible affaire qui l'atteint si cruellement, bien qu'il y soit complètement étranger.

— Je me réfugie, nous a-t-il dit, dans le silence et la prière. Qu'on ne me cherche pas chez moi, je n'y serai pas !

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

KERENSKY SEMBLE EN PASSE DE GAGNER LA PARTIE

C'est à lui qu'est revenu, en somme, le gros succès de la séance de début de l'assemblée démocratique de Petrograd.

En Russie, les choses vont vite. Elles changent vite aussi, et ce n'est pas toujours dans le sens du pire. C'est ainsi que la Conférence démocratique que les Soviets avaient convoquée pour faire le procès de la politique des modérés, a accueilli sans enthousiasme les orateurs maximalistes et entendu Kerensky avec faveur. Il ne s'agit d'ailleurs que des impressions de la première séance. Mais, en raison des conséquences que l'on était en droit de redouter, il n'est pas négligeable de pouvoir constater que cette espèce de tribunal révolutionnaire ne s'est pas montré disposé à condamner brutalement le jeune dictateur civil.

Chézidez, le chef le plus en vue du Soviet de Petrograd, ayant défendu les idées maximalistes, n'a été que médiocrement applaudi et sa popularité a paru sur le déclin. Quant à Avksentief, qui est à la tête des paysans, il a attaqué directement Kerensky sans obtenir le succès qu'il attendait.

Le véritable triomphateur de la journée, à la surprise générale, a été Kerensky lui-même. Son discours, où il a repris avec force ses arguments et ses adjurations du congrès de Moscou en faveur du rétablissement de la discipline dans l'armée, a été acclamé par une assistance venue dans une intention toute différente.

Peut-on conclure de la tournure favorable qu'a prise ce premier contact du Directoire avec l'assemblée où l'on fait comparer ses adversaires que Kerensky l'emportera sur les Soviets ? C'est du moins l'espérance auquel se livrent les amis du gouvernement. Ils pensent que les dispositions imprévues manifestées à la conférence démocratique permettront la constitution d'un ministère de coalition nationale où entreront des éléments modérés.

Ce ne sera d'ailleurs que le commencement de la tâche. Avec l'hiver, les plus graves problèmes vont se poser pour la Russie et elle aura plus que jamais besoin d'un gouvernement fort. Au point de vue militaire, au point de vue économique, une prompte réorganisation est indispensable. Au point de vue diplomatique aussi, la Russie révolutionnaire a besoin d'être vigilante. L'Allemagne dirige son activité de son côté et laisse entrevoir des combinaisons de paix où la Russie serait sacrifiée. Est-il besoin de répéter, après M. Noulen, notre ambassadeur à Petrograd, que les Alliés ne songent même pas à examiner de pareilles propositions ? — J. B.

UN TÉLÉGRAMME DU ROI D'ITALIE A M. POINGARÉ

« J'ai rapporté une inoubliable impression des lignes de Verdun, où la tenace résistance française triompha de l'assaut ennemi. »

Au moment de quitter le front français pour se rendre dans les lignes belges, S. M. le roi d'Italie a fait parvenir à M. le président de la République le télégramme suivant :

En quittant le sol de France, il m'est agréable de vous exprimer toute ma pensée affectueuse pour l'accueil si amical et si cordial qui me fut fait durant ce trop bref voyage par vous-même, monsieur le président, par la vaillante armée et la nation française.

Le cœur ému, j'ai parcouru les champs de bataille où les soldats français ont donné tant de preuves d'héroïsme éclatant. J'ai visité les terres réunies de nouveau au sol sacré de France et j'ai rapporté une inoubliable impression des lignes de Verdun, où la tenace résistance française triompha de l'assaut ennemi.

Sur les après-abîmes de nos Alpes et sur le Cours rempli d'empêchés combattent les soldats d'Italie, et les soldats de France combattent contre l'ennemi envahisseur de la patrie : les uns et les autres versent leur sang généreux pour la même noble cause et c'est avec leur sang qu'ils scellent l'intime union de nos nations auxquelles la destinée réserve un avenir glorieux d'œuvre active, harmonieuse et parallèle dans les voies de la civilisation.

VICTOR-EMMANUEL.

M. le Président de la République a répondu :

Je remercie Votre Majesté d'avoir bien voulu rendre à l'armée française la visite que j'avais faite à la vaillante armée italienne, et dont j'avais rapporté une si vive et si profonde impression.

Dans les trois journées que Votre Majesté a passées sur notre front, il ne lui était malheureusement pas possible de le parcourir tout entier.

J'ai pu, du moins, lui montrer successivement les jolies communes d'Alsace où Elle a Elle-même constaté l'émouvante fidélité des populations, le champ de bataille de Verdun où Elle a mesuré les magnifiques succès remportés par nos troupes, les villes de Reims, de Soissons, de Coucy, de Châlons, de Ham, de Noyon, où Elle a vu les dévastations systématiques accomplies par nos ennemis : triptyque grandiose et douleur où sont fixés trois aspects essentiels de la guerre que nos peuples soutiennent fraternellement pour le droit et la liberté.

La France gardera de l'aimable démarche de Votre Majesté un souvenir ému et reconnaissant.

RAYMOND POINCARÉ.

La visite au front

(Suite de la page 2)

A la porte de la citadelle, se tiennent le commandant de la place et sa garnison. Un bref arrêt, et l'on se rend au fort de Souville qui marqua l'arrêt de l'avance allemande. De là, le roi aperçoit tout le panorama des champs de bataille. L'artillerie, pendant cette visite, ne cesse de tonner. On

aperçoit tout autour les obus qui éclatent, soulevant de grandes gerbes de fumée et de terre. Le roi, accompagné du président, des généraux Pétain et Guillaumat, s'avance à travers un boyau jusqu'à un observatoire d'où il suit le développement de la lutte d'artillerie.

Après avoir félicité les officiers et les hommes, les deux chefs d'Etat regagnent Verdun et traversent les ruines si tragiques. Les Allemands s'acharnent sur ces décombres. A tout instant, les obus de 320 viennent tomber dans cette cité morte. Seule la vieille citadelle de Vauban résiste à ce délugue de mitraille. C'est dans ses souterrains que le roi, le président et leur suite déjeunent. La table est dressée dans le boyau bétonné où, entre deux batailles, les poilus viennent se divertir. Menu militaire, très simple, point de toast.

De Verdun, le cortège regagne le train présidentiel à la station de N...

Le train amène à six heures le président et son hôte à une petite gare en Champagne, d'où les autos les emmènent à Reims.

En Champagne

Après une brève station dans un observatoire où le général commandant le secteur explique aux rois les opérations qui se sont déroulées autour de Reims, le cortège pénètre dans la ville martyre, au seuil de laquelle il est reçu par le président du Conseil, M. Poincaré, par le cardinal Luçon et la municipalité.

Avant leur départ de Reims, la municipalité conduit les visiteurs aux halles, où ils constatent que l'activité ne s'est point ralentie, bien qu'une partie de la population ait été évacuée et que les « marmites » continuent à tomber sur la ville.

Le lendemain, le pèlerinage se poursuit par Soissons, où le roi et le président visitent, sous la conduite de l'archiprêtre, la cathédrale éventrée.

C'est ensuite un arrêt dans un fort, d'où le roi peut apercevoir le Chemin des Dames et tout un coin de l'éternelle bataille.

De là, c'est une visite rapide aux ruines du château de Coucy.

De Coucy, on passe à Châlons, à Ham, à Jussy, puis à Noyon, témoignages accablants de la sauvagerie allemande.

Une dernière revue sur la place de Noyon et le voyage s'achève à Châlons, où le roi d'Italie, prend congé du président de la République, après lui avoir exprimé, en termes particulièrement chaleureux, l'impression ineffaçable qu'il importe de cette France si dououreusement éprouvée et pourtant plus vaillante et plus confiante que jamais.

Turin-Rome en avion à 220 kilomètres à l'heure

ROME, 29 septembre. — Hier, un appareil, piloté par le sergent Stoppani, a quitté Turin à 14 h. 45 et est arrivé à Rome à 17 h. 35, couvrant le parcours en deux heures cinquante.

En tenant compte des déviations, la vitesse de cet appareil fut de 220 kilomètres à l'heure.

ENCORE UN RAID ALLEMAND SUR L'ANGLETERRE

Il est tenté par vingt « Gotha », qui ont été arrêtés par les tirs de barrage et n'ont pu arriver jusqu'à Londres.

LONDRES, 29 septembre. — (Communiqué de l'Amirauté britannique).

Des avions ont attaqué la côte sud dans la soirée ; on les a signalés sur divers points des côtes de Suffolk, Essex et Kent.

La plupart ne se sont pas aventurés à l'intérieur des terres.

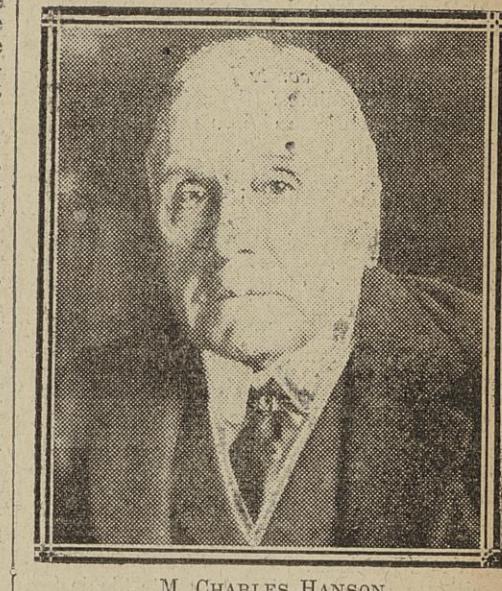
Quelques-uns se sont dirigés vers Londres, mais n'ont pu y parvenir.

Des bombes ont été lancées sur les combats de Suffolk, d'Essex et de Kent.

On ne connaît pas encore le montant des dégâts ni le chiffre des victimes.

LONDRES, 29 septembre. — Les derniers rapports font connaître que les appareils ennemis qui ont pris part au raid de la nuit dernière étaient au nombre de 20 environ. On rapporte qu'un avion ennemi a été abattu à l'estuaire de la Tamise, et un autre au large de la côte.

Le nouveau lord-maire de Londres



M. CHARLES HANSON

LONDRES, 29 septembre. — M. Charles Hanson, membre du Parlement, a été élu ce matin au Guildhall, lord-maire de Londres.

L'affaire Turmel

Quel est l'huissier qui instrumentera ?

Le vaudeville se poursuit...

M. Gilbert a conféré, hier matin, avec M. Lescouvy, procureur de la République, au sujet des multiples démarches faites la veille par M. Turmel et son défenseur, M^e Jacques Bonzon, en vue de la prise à partie du magistrat instructeur par réquisition signifiée par ministre d'huissier.

Le juge Gilbert n'a pas prêté le flanc à la manœuvre de diversion tentée par le député de Guingamp et son avocat pour se pourvoir devant la chambre des mises en accusation, puis devant la cour de cassation. Ce petit jeu des conclusions et des sommations pourrait se prolonger durant des mois et des années...

Le juge Gilbert a été mis en possession des scellés et des pièces de procédure résultant des perquisitions opérées à Loudéac. Lundi, il interrogera l'huissier Cousin en présence de son défenseur, M^e Henri Bonnet, puis il le confrontera avec divers témoins.

A 2 heures de l'après-midi, M^e Jacques Bonzon s'est rendu auprès de M. Servin, président du tribunal.

Le président Servin a notifié au défenseur du député de Guingamp, une ordonnance rejettant la requête à lui adressée par M. Turmel, tendant à la désignation d'un huissier chargé de faire signification de la sommation de M. Gilbert, juge d'instruction, de répondre à la requête dont il a été antérieurement saisi. Le président du tribunal déclare qu'il n'y a pas lieu à requête par la partie civile, qui n'a pas à connaître l'instruction jusqu'au moment de la clôture de l'information.

LE MONDE

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— La duchesse de Westminster est arrivée à Aix-les-Bains, venant de Paris. — La princesse de Castagneto et lord Suckville sont pour quelques jours à Paris.

— Le ministre de la Guerre a décerné la médaille d'honneur des épidémies aux infirmières ci-après :

Médailles de vermeil. — Mme Richaudou, en religion sœur Agathange, infirmière supérieure des religieuses infirmières, hôpital mixte de Dreux ; Mme Waddington, née Harjane, fondatrice-directrice de l'ambulance de Verdon-Drouais, annexée de l'hôpital mixte de Dreux ; Mme Cauville, née Ameilie, hôpital temporaire V. G. 1, lycée Buffon ; Mme Félicie Dauch, infirmière-major, sous-directrice de l'hôpital auxiliaire, 12, à Paris ; Mme Lindet, née Davioud, infirmière-major, surveillante générale du Val-de-Grâce ; Mme de Montgrillon, directrice-fondatrice de l'hôpital bénévole 34 bis, à Larey (Eure) ; Mme Mina Outrey, infirmière S. B. M., hôpital Les Sablons, à Compiegne ; Mme Bader-Gruber, hôpital de l'Assistance publique, à Paris ; Mme Lebret, née Janin, infirmière-major, hôpital auxiliaire 201, au Mans ; Mme Louise Richerolle, infirmière principale, hôpital temporaire 3 A. O. ; Mme Le Bidan de Saint-Mars, directrice de l'hôpital argentin (auxiliaire 108), à Paris ; à la mémoire de Mme Castillon du Perron, infirmière S. B. M., hôpital auxiliaire 5, à Compiegne ; à la mémoire de Mme Biro, en religion sœur Marie-Augustine, infirmière bénévole, hôpital mixte de Niort.

— La Gazette de Londres annonce que, par ordre du roi, la fille du grand-duc Michel, la comtesse Anastasia Torby, qui a épousé récemment le major Werner, fils de Julius Werner, jouirait dorénavant des mêmes titres prérogatifs de préséance que la fille d'un comte du Royaume-Uni.

CITATIONS

— Le lieutenant comte Jacques de Tanlay, de la cavalerie, pilote à l'escadrille S. L. G. (G. B.) vient d'être cité en ces termes :

— Pilote plein d'entrain. Du 5 au 16 septembre a exécuté trois raids à grande portée dans les lignes ennemis : l'un à 150 kilomètres, le deuxième à 225 kilomètres et le troisième à 300 kilomètres. (Deuxième citation).

— Le lieutenant Robert de Rothschild, attaché à l'état-major de la première division d'infanterie, vient d'obtenir la citation suivante :

— Très bon officier interprète. Actif, plein d'entrain, ne demandant qu'à marcher et à se rendre utile.

— A plusieurs reprises a fait preuve de bravoure et de mépris du danger au cours de missions de liaison et de reconnaissances. Le 19 juillet 1917, en particulier, a participé à une reconnaissance en plein jour d'un canal situé entre les lignes françaises et allemandes, reconnaissance qui a rapporté des renseignements très précieux.

Le lieutenant de Rothschild est le fils de feu le baron et de la baronne Gustave de Rothschild.

NAISSANCES

— Mme Henry Bazin, femme du capitaine, est mère d'un sixième enfant, qui a reçu le nom de Bernard.

MARIAGES

— En l'oratoire de Brompton vient d'être célébré le mariage du capitaine Suray, attaché au gouvernement belge du Havre, avec Mme Claire de Baerdemaecker, fille de l'armateur belge.

Blessé grièvement aux environs de Gand, ce vaillant officier fut soigné par Mme de Baerdemaecker, qui l'aida à s'évader dans une charrette.

— On annonce le mariage de M. Jacques-Maurice Arbola, mobilisé, avec Mme Marie-Solange Acolas, fille du conseiller référendaire à la Cour des comptes et de Mme Acolas, née de Moy.

— On annonce le mariage du lieutenant-colonel Pigot Moodie, avec l'Hon. Rhoda Asthley, fille de lady Hastings, douairière.

— Mme Jeanne-Catherine du Geer, fille de feu le baron du Geer et de la baronne, née Schreinemakers, est fiancée à M. D'eloche de Noyelle, consul de France, attaché au ministère des Affaires étrangères.

— On annonce le mariage de Mme Augusta Mouries, fille de M. Aimé Mouries, directeur des Postes et des Télégraphes à Paris, avec M. Henry Chapon, architecte, sous-lieutenant d'infanterie observateur à la 58^e compagnie d'aérostiers, décoré de la croix de guerre.

— On annonce les fiançailles de M. Marc Brillaud de Laujardière, sous-lieutenant observateur aérostier, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, fils de M. Brillaud de Laujardière, directeur du Syndicat central des agriculteurs de France, chevalier de la Légion d'honneur, et de Mme, née Benoît, avec Mme Suzanne Bedin, fille de M. Bedin et de Mme, née Muron.

BIENFAISANCE

— L'Union pour la Belgique et les pays alliés et amis a ouvert, 93 Champs-Elysées, un magasin de brocante et articles de ménage confectionnés uniquement par des soldats aveugles travaillant à domicile. Un rayon de laines viennent d'être adjoint : tricots, chandails, écharpes, etc., qui sont également l'œuvre de ces glorieux mutilés. C'est donc à la fois une action utile et bienfaisante que de se munir pour l'hiver à cette œuvre charitable qui fait vivre plus de cent malheureux infirmes si dignes de pitié.

UNE EXPOSITION A VISITER

C'est aujourd'hui dimanche que High Life Tailor, 113, rue Richelieu et 12, rue Auber expose ses modèles d'hiver. Costumes pour hommes, robes tailleur, manteaux pour dames, ont la même coupe impeccable et l'élégante correction, qui ont valu à cette maison sa haute réputation. Exécutés dans de belles et solides étoffes leurs prix sont très modérés, le High Life Tailor possèdent un stock de marchandises lui permettant de résister à la hausse générale.

Très grand Choix

MANTEAUX

ÉLÉGANTS
PRATIQUES
CHAUDS

55^f - 65^f - 75^f - 85^f

PARIS-TAILLEUR

3, Rue du Louvre, Paris

MÊMES MAISONS | 140, Boulevard Saint-Germain,
96, Rue Lafayette.

On va nous donner cette semaine un nouveau billet de banque de vingt francs. Mon Dieu, je veux bien... Peut-être le billet actuel n'était-il pas extrêmement joli. Mais il n'était pas non plus extrêmement laid. Il nous offrait l'effigie de divers messieurs et dames qui représentaient l'Agriculture, ou le Commerce, ou la Sagesse, ou l'Industrie, ou je ne sais quoi. Il nous montrait aussi Mercure, reconnaissable à son casque ailé et à son caducée, et qui regardait d'un air attentif quelque chose, plus loin que le billet. En face de lui était une dame aux pieds nus : Cérès, peut-être. Mais ce n'était pas bien. Sans doute, puisqu'on va changer cela.

On va remplacer Mercure et Cérès par Bayard. Nous aurons, pour vingt francs, deux portraits de Bayard, l'un « en impression bleutée sur fond bleu vert », et l'autre que nous ne pourrons voir que par transparence. Vive Bayard, ma foi ! C'était un bon chevalier, sans peur, comme on sait, et sans reproche. Mais, entre nous, je ne sais trop ce qu'il vient faire sur nos billets.

Sans doute, on a voulu signifier que le temps pendant lequel nous dépensons nos billets de vingt francs est le temps de l'héroïsme. Voilà une bonne et sage intention. Mais n'y a-t-il pas moyen de représenter l'héroïsme autrement que sous les traits de Bayard ?

Nous passons notre temps à déclarer que les tranchées sont pleines de héros. Et nous avons certes raison. Mais quand nous voulons représenter un héros, nous n'allons point chercher son visage dans les journaux illustrés. Nous remontons jusqu'au seizième siècle et aux guerriers de François I^e. A l'âge des gaz asphyxiants, nous semblons n'avoir d'admiration que pour les arquebusiers. Tout de même, nous avons eu, depuis Bayard, quelques grands capitaines. Et peut-être, dans l'histoire, le général Joffre aura un piédestal aussi haut que celui du bon chevalier.

Prenons Bayard, puisque Bayard a cours forcé. L'important, c'est qu'on prenne Bayard pour vingt francs. Mais soutiens un peu de la puérilité de nos traditions décoratives. Il paraît qu'au verso, de l'autre côté de Bayard, nous verrons « un robuste faucheur aiguiseant sa fau sur un fond d'épis ». Encore du nouveau, quoi !

Louis LATZARUS.

Souvenirs sur Degas

Le peintre Degas fut un « assidu » de l'Hôtel Drouot.

Un jour, assistant à une vente artistique qui avait attiré peu de monde, il vit une toile d'Ingres mise à prix à... cinq mille francs.

Degas bondit :

— Six mille, crie-t-il.

— Six mille cent ! riposta un gros monsieur.

— Sept mille !

— Sept mille cent !

— Huit mille !

Degas fit monter les enchères jusqu'à cinquante mille francs. Il jeta ce dernier chiffre d'une voix un peu haletante.

— Cinquante mille cent ! riposta le gros monsieur, qui se voyait adjuger la toile, se tourna, un peu goguenard, vers son compéteur, et lui dit :

— Pardonnez-moi, monsieur !

Degas sourit :

— Je n'ai rien à vous pardonner ! Je n'ai jamais eu l'intention d'acheter cette toile, et lorsque j'en ai offert cinquante mille francs, j'aurais été bien embarrassé d'être pris au mot, attendu que je ne possède pas actuellement la moitié de cette somme !

— Alors que signifie ? gronda l'acquéreur du tableau d'Ingres.

— Cela signifie, monsieur, que je n'ai pas voulu laisser vendre à tel prix une toile de mon maître !

Et l'Hôtel Drouot, plus habitué au bruit du marteau, fut tout étonné d'entendre des applaudissements éclater dans les rangs du public.

Ordonnances contradictoires

Les cafetiers d'Amiens sont perplexes. Une première ordonnance leur enjoint de ne mettre à la façade de leurs immeubles d'entreprises, ni stores, ni brise-bise, ni carreaux dépolis, ni vitraux, ni quoi que ce soit qui puisse gêner les regards, arrêter l'œil curieux ou investigateur des agents de

l'autorité et... des autres. Tout débit d'Amiens doit être une maison de verre.

Fort bien, direz-vous ! Mais une seconde ordonnance de l'autorité militaire prescrit aux mêmes cafetiers de calfeutrer soigneusement, dès la tombée de la nuit, toutes les ouvertures de leurs boutiques de manière qu'aucun rayon de lumière du dedans ne puisse éclairer au dehors.

Les intéressés se demandent donc comment observer la première ordonnance sans contrevéler à la seconde, et réciproquement. Il leur reste, il est vrai, la ressource de fermer leur boutique à la tombée de la nuit.

Mais allez donc demander ça à un cafetier !

Un petit héros

Deux ans de campagne, trois blessures — un coup de baïonnette au côté gauche, une balle derrière l'oreille, un genou fracturé — trois citations dont une à l'ordre de l'armée, tels sont les états de service



ETIENNE LAPEYRE

d'un très jeune briscard, originaire d'Arras, le premier soldat Etienne Lapeyre, du 171^e régiment d'infanterie.

Réformé à la suite de ses graves blessures, ce petit héros, qui appartient à la classe 21... avait treize ans lorsqu'il commença la campagne.

Le roi d'Italie et ses soldats

Déjà lorsqu'il était prince de Naples, Victor-Emmanuel III était très aimé de ses troupes. Fort sévère avec les officiers, à qui il inspirait une crainte salutaire, il était très doux et très bon avec les simples soldats.

On se souvient de lui dans les villes où il passa comme commandant de brigade et de corps d'armée : Florence et Naples. Mais c'est surtout depuis que l'Italie est en guerre et que le souverain a pris les commandements de terre et de mer que sa popularité s'est accrue jusqu'à l'in�raisemblable.

Ce qu'on peut affirmer sans crainte, c'est que tous ses soldats le connaissent au moins de vue.

Son automobile grise paraît dans tous les secteurs, et dès qu'ils l'aperçoivent de loin, bersagliers ou alpins, grenadiers ou fantassins se précipitent à sa rencontre et, rompant avec la sévérité de l'éiquette, l'accueillent par des cris et en agitant leurs bonnets.

Un journaliste italien s'est plus à interroger plusieurs soldats pour connaître leur pensée sur le souverain :

— C'est l'homme le plus savant de toute l'Italie, a répondu un Sicilien exubérant.

— Il a de très bons cigares qu'il distribue à tout le monde, affirma un Lombard pratique.

— Il n'a peur de rien et risque sa vie comme nous ! fut l'avis d'un groupe de Romains.

Enfin, un montagnard abruzzois a ainsi manifesté sa naïve admiration :

— Il est petit, mais très grand. Il voit tout !

Entente cordiale

Les Parisiens ont applaudi à l'entrée des femmes dans toutes les administrations où il leur était possible de remplacer leurs maris mobilisés. Cependant, petite fausse note, au milieu de la satisfaction générale, on entend de-ci de-là quelques plaintes. Et peut-être les dames employées au Métro et dans les tramways cédent-elles parfois à de petits accès de nervosité.

L'autre jour, à la Concorde, la préposée au pointage qui, le train étant en gare, laisse passer une dizaine de personnes et ferme brusquement la porte au nez de la onzième, qui assure que ça ne fait pas peur.

Ces petits incidents sont rares, Dieu merci ! Mais ne serait-il pas possible de les empêcher entre voyageurs et employées une entente faite de cordialité mutuelle ? Tout le monde y gagne.

Une oui, mais pas deux...

On vient de donner aux ménagères le conseil suivant, qui concerne la préparation de leurs confitures :

— Lorsque vos fruits et votre sucre sont dans la bassine pour y mijoter et faire une bonne marmelade, jetez-y une cuiller à bouchée de bicarbonate de soude (sel de Vichy) pour dix livres de fruits environ : vous neutralisez ainsi l'acidité du fruit et vous pouvez diminuer la dose de sucre de moitié.

La recette est peut-être excellente. Seulement, certaines « confectionneuses de confitures » se sont dit :

— Si, grâce à une cuiller à bouchée de bicarbonate de soude, on peut diminuer la dose de sucre de moitié, grâce à deux cuillers à bouchée de bicarbonate on pourrait bien diminuer la dose de sucre de deux... presque deux moitiés.

Que les ménagères y prennent garde. Le bicarbonate de soude est un sel et, dans la confiture, point trop n'en faut...

L'impossible réalisé

Enviable privilège détenu par la France de fournir le monde entier de parfums ! Cette prérogative n'est pas près de s'éteindre, depuis que la Compagnie française des Parfums d'Orsay multiplie ses découvertes dans le domaine fleuri des senteurs embaumées. Tous les rêves, tous les caprices triomphent ; et c'est merveille de voir comment peut s'obtenir cette chose considérée comme rarissime : la réalisation du désir d'une femme.

Enviable privilège détenu par la France de fournir le monde entier de parfums !

Enviable privilège détenu par la France de fournir le monde entier de parfums !

Enviable privilège détenu par la France de fournir le monde entier de parfums !

Enviable privilège détenu par la France de fournir le monde entier de parfums !

Enviable privilège détenu par la France de fournir le monde entier de parfums !

Enviable privilège détenu par la France de fournir le monde entier de parfums !

Enviable privilège détenu par la France de fournir le monde entier de parfums !

Enviable privilège détenu par la France de fournir le monde entier de parfums !

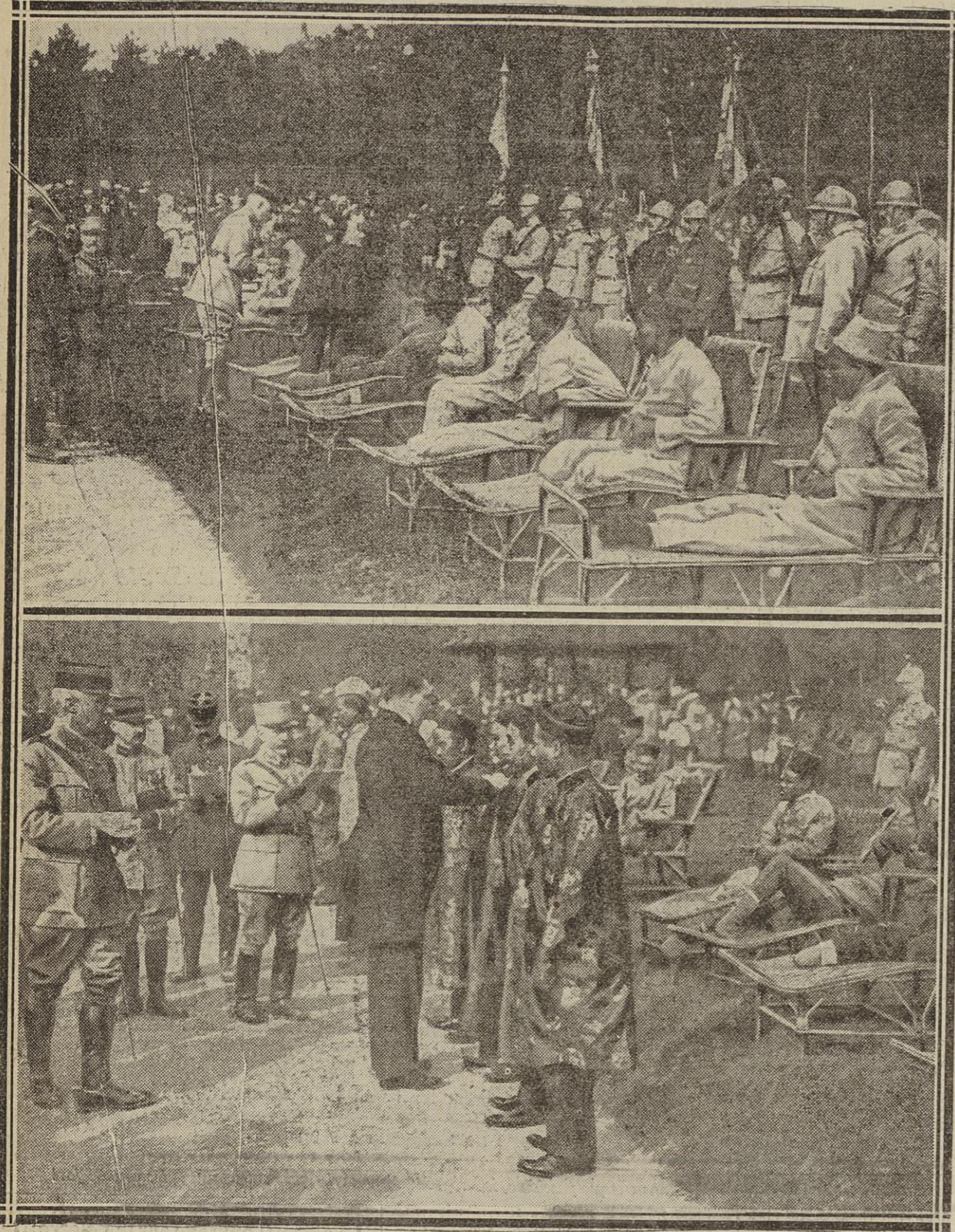
Enviable privilège détenu par la France de fournir le monde

MURATTI
RÉCLAMEZ dans TOUS les DÉBITS
"ARISTON" de luxe ou gold
"YOUNG LADIES"
"AFTER LUNCH"
"BOUQUETS" carton ou liège
MURATTI Sons & Co. Ltd. - MANCHESTER

EXCELSIOR

RÉCLAMEZ ÉGALEMENT
LA NOUVELLE CIGARETTE
"CLASSIC"
en tabac de Virginie - 0.80 la boîte de 10
MURATTI Sons & Co. Ltd. - MANCHESTER

M. BESNARD DÉCORE DES INDIGÈNES COLONIAUX



LA REMISE DE LA MÉDAILLE MILITIAIRE ET DU DRAGON D'ANNAM

Le ministre des Colonies a remis hier, au Palais Colonial de Nogent, la Légion d'honneur au docteur Silhol; la médaille des épidémies à Mlle Simon, infirmière; la médaille militaire à des Sénégalais, et le Dragon d'Annam à des fonctionnaires indigènes d'Indo-Chine.

L'ENTHOUSIASME DES SOLDATS AMÉRICAINS

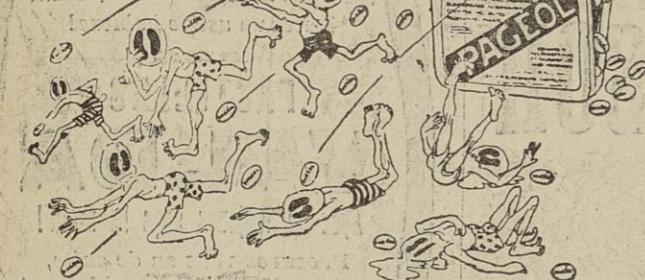


LE DÉPART D'UN TRAIN EMPORTANT UN CONTINGENT DE NEW-YORK
On sent avec quelle ardeur les Américains prennent du service dans l'armée et se rendent aux camps d'entraînement où ils vont parfaire leur instruction militaire. Voici deux scènes significatives prises au départ d'un train pour le camp de Yaphank.

Pagéol

Energique antiseptique urinaire

Prépare dans les Laboratoires de l'Urodonal



PAGEOL est sans pitié pour les gonocoques, hôtes indésirables des voies urinaires.

L'OPINION MÉDICALE :

Le Pagéol, qui décongestionne les microbes des voies urinaires, renoue les tissus, grâce à un rajeunissement complet des cellules. Le Pagéol, meutrier non seulement pour le gonocoque partout où il existe, mais encore pour tous les autres microbes auxquels ce dernier peut céder, sans résistance, est le fondement, la base du traitement de l'artérite ou du rhumatisme. Car son action s'exerce non seulement à la surface, mais également dans la profondeur des tissus, dans la partie mitée de leurs éléments histologiques, où il s'en vient en même temps à supprimer toute stase lymphatique, stase qu'il trouve toujours à l'origine de tout épanchement, de tout dépôt plastique, comme il s'en forme dans les articulations atteintes de rhumatisme bénignoréique.

Dr. BERTRAND, de Malteville.

Etablissements Chabot, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La demi-boîte, 10c. 6fr. 60c. la grande boîte, 100c. 11fr. Envoyez sur le front.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

La GYRALDOSE est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. Chaque dose jetée dans deux litres d'eau nous donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins rituels de sa personne.

Exigez la nouvelle forme en comprimés très râpés et très pratiques.

L'OPINION MÉDICALE :

En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'uretrite, la métrite, la salpingite, et en toutes circonstances le médecin devra se rappeler l'adage bien connu: « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime. »

D' HENRI RAJAT,
Docteur en sciences de l'Université de Lyon, chef du Laboratoire des Hôpitaux Civils,
Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.



Communication à l'Académie de Médecine
(14 octobre 1913).

LE "REGYL" guérit malades d'ESTOMAC

Laboratoires FIEVET, 53, r. Réaumur

anciennes RENTES VIAGERES

TAUX SUPERIEUR

Garantis et payés par l'Etat

BANQUE MOBILIÈRE, 5, rue St-Augustin, Paris.

DOZIÈRES (2 frs la boîte fio)

Les exiger dès plus, ou à Laborat. Dozières, St-Brieuc, C-dut.

FUMEURS !

DEMANDEZ PARTOUT !

SAVONS DE MARSEILLE

Savon « Le Pliant », caisses de 50 et 100 kil.

Pour prix et conditions, écrire à la

Savonnerie Provençale, Marseille Saint-Just.

VARICES-PHÉBITE

Les Varices sont des dilatations

veineuses qui occasionnent de la p

résement, de l'engourdissement et de la

douleur. Leur rupture engendre les

ulcères variqueux qui sont difficilement

guérissables. Mal placées, elles consti

tuent soit les Varicocèles, soit les

Hémorroïdes, deux très désagréables

infirmités. La Phébite est une

redoutable inflammation des veines

qui peut se compliquer d'embolie mortelle

et qui, dans les cas moins graves,

amène des douleurs et de l'importance.

Fort heureusement l'Elixir de

VIRGINIE NYRDAHL

prévient et guérit radicalement ces affec

tions par son action sur le système

lymphatique. Envoyer gratuit et franco de la

brochure explicative en écrivant : Produits

NYRDAHL, 20, r. de La Roche-aux-Faucons, Paris.

Le produit authentique dénommé Elixir

de Virginie porte toujours la signature

de garantie Nyrdahl. Vendu toutes pharmacies.

anciennes PURITÉ DU TEINT

Étendu d'eau le

LAIT ANTÉPHÉLIQUE

ou Lait Canardes

Dépouillé, Tonique, Détensif, digestif

Hale, Rouges, Rides, précoces, Rugosité,

Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau

du visage claire et unie. — A l'État pur.

Il enlève les taches de la peau et

Taches de roussissement.

Il date de 1849

Éditions de Paris.

la Blédine

JACQUEMAIRE

farine délicieuse

est

l'ALIMENT FRANCAIS

des Enfants

des Surmenes, des Vieillards

des Convalescents et des ceux qui souffrent

de l'estomac ou de l'intestin.

ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES

EN VENTE DANS

Pharmacies, Herboristeries, bonnes Epiceries

DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT

Etablissements JACQUEMAIRE, Villefranche(Rhône)

AU BON MARCHÉ

Maison A. BOUCICAUT

Lundi 1^{er} OCTOBRE et jours suivants

EXPOSITION GÉNÉRALE